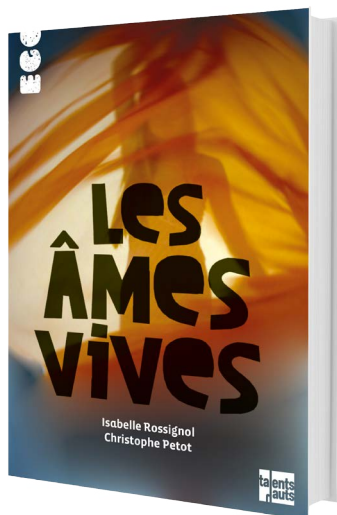


5 QUESTIONS À ISABELLE ROSSIGNOL



Les âmes vives raconte l'histoire d'Inès, une jeune fille qui se fait endoctriner par des extrémistes religieux. Qu'est-ce qui vous a poussée à écrire sur ce thème ?

Le sujet m'intéressait depuis longtemps mais je n'arrivais pas à trouver l'angle d'attaque (je craignais constamment de trop entrer dans la psychologie ou de tomber

dans les stéréotypes) quand un participant à mes ateliers d'écriture, Christophe Petot, m'a envoyé l'un de ses textes à lire. Le texte portait justement sur ce sujet et, si l'intrigue n'était pas au point, j'ai tout de suite été saisie par le personnage d'Inès. Il me semblait qu'elle me faisait signe, voulait que je la fasse mienne. C'est ainsi, souvent, en commençant un texte : **tout part d'un personnage. On le trouve et le texte s'écrit presque tout seul, le personnage nous guidant.**

Ici donc, Inès. Une jeune fille que je sentais friable et proche de moi à l'adolescence : révoltée mais prête à tomber dans n'importe quel traquenard pour sortir de sa tristesse, laquelle était issue d'une déception ou d'une incompréhension familiale. C'est en tout cas de cette façon que je me suis appropriée Inès.

Christophe Petot m'a donné carte blanche pour que je m'empare de ce qu'il avait esquissé. Inès et moi sommes alors devenues complices et je l'ai envisagée non comme une terroriste en puissance mais comme un être perdu.

Vous faites également le portrait de deux jeunes artistes qui publient un livre de photo. Cet ouvrage provocateur va être un élément déclencheur de l'acte terroriste d'Inès. Quelle est selon vous la responsabilité des artistes, qu'elles-ils soient photographes, peintres ou écrivain-es comme vous ?



ISABELLE ROSSIGNOL réalise des documentaires et écrit des fictions pour France Culture, elle est aussi formatrice et anime des ateliers d'écriture Aleph. Elle a publié plusieurs ouvrages pour adultes puis de nombreux romans pour adolescent-es qui se penchent sur des thèmes difficiles ou engagés.

Plus que de responsabilité, j'ai envie de parler de rôle. Quel est le rôle de l'artiste dans une société – passée, présente ou à venir ? Selon moi, même si c'est très prétentieux, c'est de former les consciences.

Je fais partie des enfants qui, issus d'un milieu non intellectuel, n'ont pu s'ouvrir qu'avec les livres. Ce sont eux qui m'ont appris par exemple que je n'étais pas assignée à une place fixe mais que je pouvais changer d'univers en choisissant de faire un pas de côté par rapport à mon éducation et aux valeurs transmises par mon milieu. Ce sont eux aussi qui m'ont appris que la langue n'est pas seulement un outil de communication mais qu'elle est avant tout un matériau sonore et sensible avec lequel je peux jouer à l'infini dans mes propres créations. Ce sont eux encore qui m'ont mise en relation avec des personnages dont la psychologie m'était inconnue ou m'aurait choquée dans le réel. Je me souviens encore de ma lecture de *Crime et châtiment* où, face au crime, je devais me situer. Comment le faire sans pousser les limites de ma conscience, sans aller voir de l'autre côté des apparences ? Sans transgresser ? **Oui, finalement, l'art pour moi est transgression. Je suis ainsi pour**

l'art qui choque, cela sans limite. Le danger serait plutôt la limite car elle est vite la jumelle du conformisme, de l'anti-pensée puis de la servitude. Penser, toujours penser, c'est notre mission d'humain-es. Et l'art, à mes yeux, nous aide à penser toujours mieux et toujours plus loin. Aurions-nous eu le surréalisme sans les dadaïstes ? Picasso sans Derain ? Louise Bourgeois sans Camille Claudel ? Chaque artiste qui choque en son temps annonce un mouvement qui initie la nouveauté. C'est ainsi que l'art avance et c'est ainsi, je pense, que les humain-es que nous sommes doivent avancer.

Votre héroïne, Inès, est surtout une adolescente en quête d'identité. La quête de soi est-elle selon vous le thème central de la littérature pour adolescent-es ?

Non, je ne pense pas. La littérature jeunesse est si vaste qu'elle doit recouvrir des thématiques ou des questionnements autres que celui-ci. Pour ma part, je m'attache à ce type de quête. Peut-être parce que la psychanalyse m'a intéressée et m'intéresse encore autant que l'art ? Oui, il y a certainement de cela.

Vous mêlez souvent plusieurs voix d'adolescent-es. Qu'aimez-vous dans le principe du roman choral ?

Le travail de la voix. Je le disais plus haut : pour moi, la langue est une matière faite de sonorité et je trouve que créer des voix permet de faire entendre des tessitures ou des tons diversifiés. Et puis, il y a le travail du lexique. **Aller chercher le mot qui fera entendre la personnalité d'un personnage, c'est formidable. Rien que par le choix d'un mot, on évoque et on incarne.**

Personnellement, je déteste les livres écrits de façon standardisée, sans recherche d'effets, ce qui se trouve hélas de plus en plus. Pourquoi ? Parce que l'art tel que je le décrivais plus haut dérange. Aller vers la norme ou la facilité est la tendance actuelle.

Pour moi, les seuls livres qui comptent sont ceux qui parlent haut et font entendre une voix, autrement dit une langue. Par exemple Marie-Hélène Lafon, Nicolas Clément, Patrick Chamoiseau, Hubert Selby. En jeunesse, j'adore Marion Brunet.

Idéalement, d'un livre à l'autre, je cherche à réapprendre à écrire et cela tombe bien puisque mes personnages ne sont jamais les mêmes. Ainsi, si je les guide dans leur quête, eux me guident dans l'invention d'une nouvelle langue, d'une écriture nouvelle au travers de leur voix.

Votre précédent roman publié dans la collection EGO, *Pour qui tu m'as prise ?*, évoque la question du consentement, rarement abordée en littérature de jeunesse. À votre avis pourquoi ?

Peut-être que les auteur-rices sont trop pudiques ? Ou bien qu'ils ont peur d'écrire sur le corps ? Lorsque j'ai écrit sur l'homosexualité féminine, en jeunesse aussi, je me rappelle que beaucoup de personnes m'ont dit que j'étais courageuse. Où est le courage ? Je ne le vois pas car, pour moi, écrire le corps ou sur le corps m'est naturel.

Écrire sur le consentement (ou le non consentement) m'a paru tout aussi naturel. Il me semblait en outre utile de le faire. L'accès à la sexualité n'est en effet pas chose facile et il me paraissait, oui, utile de montrer que ce passage, s'il était mal guidé, pouvait avoir des conséquences désastreuses. Pour les filles comme pour les garçons d'ailleurs. À ce niveau, je crois que les garçons ne sont pas mieux lotis que les filles, ce que j'ai essayé de mettre en avant dans les deux personnages masculins du roman.

Il est possible aussi que les auteur-rices jeunesse se censurent, de crainte des retombées éditoriales. Un livre sur le sujet se vend difficilement, on le sait, les parents étant souvent réfractaires à voir leur enfant lire de tels ouvrages. Je crois évidemment que c'est le contraire : **lire des ouvrages sur le corps ou la sexualité permet de mieux appréhender le réel ensuite. Au fond, en plus de faire aimer la langue, le livre est une école pour apprendre la vie** •

